

Saïd le fidèle

par Sarah Al-Matary

Communiste depuis son adolescence aux Comores, Saïd n’a renoncé ni à ses convictions militantes ni à ses croyances religieuses. La poésie et les camarades aident ce militant internationaliste, ancré sur le terrain, à garder le cap.

On ne lui donne pas d’âge. Lui-même ne sait pas vraiment quand l’a caressé pour la première fois ce soleil que chante sa poésie. Le fonctionnaire qui a enregistré Saïd Ibrahima quand il lui a fallu une identité administrative pour entrer à l’école primaire l’a présumé né en 1968 (« l’année où le cyclone est passé », ou une période d’abondance ?), et lui a assigné un mois et un jour d’anniversaire. L’intéressé, « en harmonie avec la nature », ne se formalise pas : « les arbres ne savent pas quand ils ont été plantés... Voilà comment ça se passait à l’époque coloniale ». Mieux que personne, Saïd fait la différence entre la période qui a précédé l’Indépendance de l’île dont il est originaire, la Grande Comore, et la situation ailleurs dans l’archipel, spécialement à Mayotte restée dans le giron français, décision à l’origine de drames que ce passionné ne cesse de dénoncer.

En 2017, il a publié chez Pincky Blue *Mayotte. Un autre mur de la honte*, recueil de textes en prose et en vers où il rappelle que hors de l’Océan indien aussi, des murs d’eau et de silence causent la mort de milliers d’hommes. La misère qui pousse les habitants des « îles sœurs » à rejoindre Mayotte au prix de leur vie est en effet liée à une situation d’« occupation illégale » « condamnée vingt-deux fois par l’Assemblée générale de l’ONU » (p. 15). Saïd a rencontré l’éditrice qui lui a proposé de publier ce recueil lors d’un hommage aux militants tués le 8 février 1962 métro Charonne par la police qui réprimait une manifestation contre l’OAS et la guerre d’Algérie. Toutes les

victimes étaient syndiquées à la CGT et (à une exception) membres du parti communiste, comme Saïd.

Communiste, il l'est « depuis toujours », bien qu'il n'ait officiellement adhéré qu'en 2007, après que Marie-George Buffet a obtenu moins de 2% au premier tour de l'élection présidentielle : il a alors pensé qu'on avait « besoin de [lui] ». Saïd a donc connu le temps où les cartes du PCF arboraient la faucille et le marteau, un symbole auquel il est attaché par fidélité à un idéal d'union prolétarienne. Critique de la dérive stalinienne, il estime que « Trotski a eu raison », et se sent plus proche du NPA que de l'actuel parti socialiste. Si, lors de la dernière campagne présidentielle, il a suivi la « base » du PC, qui contrairement à l'appareil, ne voyait pas d'un bon œil le rapprochement avec les socialistes – Saïd mettrait des guillemets à cette dernière étiquette –, pour 2022 il aurait souhaité un candidat unique, comme en 2017. Non qu'il adore la tête d'affiche de l'ancien Front de gauche... Mais, nécessité faisant loi, il l'a soutenue. Dans le grand complexe sportif où il travaillait alors comme gardien, ses collègues le surnommaient même Mélenchon ! Le « centralisme démocratique » est, reconnaît-il, nécessaire et compliqué : au cours de sa vie militante, Saïd a toujours respecté, même à contrecœur, les décisions de la majorité. Lui qui avait prêté son visage à la campagne contre l'austérité a dû renoncer il y a quelque temps à se présenter sur une liste municipale, en raison de son emploi, dépendant de la Mairie de Paris. « Vieux de la vieille » en comparaison de camarades moins expérimentés, il le regrette un peu ; pas dupe des stratégies qui poussent le Parti à moderniser son image, à la « colorer », il est toujours disposé à prêter main-forte. Et si cela « peut inciter des Noirs à s'engager », c'est encore mieux. Il précise que, s'il entend lutter contre « toutes les formes d'injustice » à l'œuvre dans une société qui fonctionne à « la domination et l'oppression », son militantisme est ancré sur une conscience de classe : « “Prolétaires de tous les pays, unissez-vous” est « un principe non négociable ». « Je ne suis pas l'égal de mon patron », constate ce travailleur, qui ajoute : « s'il suffisait de voter pour obtenir l'égalité, ça se saurait ». Non que l'égalité politique soit une illusion, mais elle n'est pas possible sans « un système financier juste ». Anti-impérialiste, Saïd considère que la colonisation a eu des effets négatifs sur les colonisés comme les colonisateurs, qui ont intégré le fantasme de leur propre supériorité. Sa France n'est pas celle des Lumières (l'expression le chiffonne) ; plutôt « une France éveillée » où chacun travaillerait contre ses propres préjugés. Tâche – de plus en plus ? – difficile.

Deux causes le touchent au cœur : celle des mal-logés et celle des sans-papiers, pour lesquelles il s'est mobilisé au sein d'associations dès son arrivée en France, parallèlement à la routine de l'activité militante, plus ou moins intense selon les

périodes : tractage de sept à huit heures du matin aux bouches du métro ou à la sortie du tram ; « boîtage » dans telle ou telle « cité » HLM ; distribution de *L'Humanité dimanche* (relooké en *HD*, au format tabloïd) place Henri Krasucki, dans le 20^e arrondissement de la capitale, non loin de la Villa Faucheur, haut lieu de la mémoire anarchiste où Saïd a vécu. Plusieurs années après son déménagement, il a continué de militer dans le quartier. Sur la « petite place rouge », pas d'hostilité : en route pour le marché ou les Buttes-Chaumont, les riverains comme les sportifs d'occasion se montrent plutôt réceptifs : pas mal de jeunes ont adhéré au PCF lors de la précédente campagne pour la présidentielle. Saïd n'a pas de tactique ; mais ses arguments et sa sympathie parviennent parfois à convaincre.

« Ah, le parti communiste est encore vivant ? » – peut-être la simple manifestation d'un étonnement – est bien la seule « pique » que Saïd ait reçue ; à laquelle il répond toujours : « la preuve, c'est qu'on est là ». « On est là, on est là... » Les communistes n'ont pas attendu que le mouvement des Gilets jaunes popularise cette ritournelle pour occuper le terrain. Saïd appartient à l'exécutif de la section communiste de Paris 20^e, qui se réunit environ une fois par mois ; il a été secrétaire de la cellule Durand, qui comme les autres prend position sur un certain nombre de questions, position censée remonter « au national ». Avant la crise sanitaire, quand le 14 juillet était encore l'occasion de célébrer la Révolution, on pouvait voir Saïd griller les merguez ; et le 1^{er} mai, il n'était jamais très loin du camion-buvette... Les manif se terminaient moins dans les fumigènes que les volutes des Marlboro, devant un plateau de samoussas maison, pour le plus grand plaisir des amis – essentiels pour Saïd, qui dit « apprendre beaucoup des autres ». Amoureux de cette « société française qui permet de faire le tour du monde », il rêve d'accueillir « des gens refoulés de partout et que se mélangent les langues, les origines », comme dans une Fête de l'Humain planétaire.

De tous les combats et de toutes les agapes, Saïd prend un congé pour l'Aïd el Kebir, la principale fête musulmane. Certains de ses camarades – y compris des proches – comprennent mal qu'il soit aussi fidèle à ses racines qu'au Parti, et qu'il prétende que la religion l'aide à militer, ne serait-ce qu'en lui permettant de toucher des croyants. Dès l'âge de quatre ans, Saïd est passé par l'école coranique, à défaut de maternelle. Un bout de bois séparait symboliquement garçons et filles dans la classe où il a appris à lire et à écrire l'arabe vocalisé, sans que la parole de Dieu soit toujours traduite. En attendant que les élèves connaissent l'intégralité du Livre saint – occasion de réjouissances où le maître recevait un franc symbolique –, les élèves cultivaient tous

les jeudis pour lui du maïs, des bananes et du manioc ; comme celui de Saïd ne possédait pas de terrain, on lui prêtait une parcelle.

La sélection pour accéder au secondaire se faisait alors sur concours ; Saïd a fait partie des enfants qui ont pu bénéficier, dans les collèges ruraux, de l'enseignement de jeunes bacheliers qui évitaient ainsi le service militaire. En 5^e, un de ses profs, qui connaissait bien le Badjini – le sud-ouest de la Grande Comore, où il avait été un des premiers diplômés –, a initié tout le groupe au marxisme. Souvent, les élèves se retrouvaient chez lui après les cours : « il nous a organisés », se souvient Saïd, qui a suivi ses traces en France, avant de les perdre – d'aucuns disent que l'ancien marxiste est devenu Témoin de Jéhovah... À la toute fin des années 1970 et au début des années 1980, Saïd était déjà un militant de terrain – sans avoir tout « assimilé » du marxisme. Adolescent, à l'époque où sévissait Bob Denard, il distribuait dans les moquées des tracts appelant à bouter les « mercenaires hors des Comores ». Ce slogan, qu'il croyait irréalisable alors même qu'il le diffusait, est devenu une réalité. La voix de Saïd crépite dans le message vocal où il m'avoue : « Mon meilleur souvenir, c'est quand ils ont plié bagage. Je me dis que j'ai mené un combat qui a abouti. Ça marque et ça motive. Quand je milite, je me fixe comme horizon de ne jamais avoir de remords. Je ne veux pas me reprocher un jour d'avoir été spectateur des malheurs de ce monde. Je ne me demande pas si j'atteindrai mes objectifs. On verra bien. Mais puisque je les ai déjà atteints une fois, il n'y pas de raison ! » Il rit. Arrêté plusieurs fois, Saïd a pourtant connu la morsure des oursins qui tapissaient les bassines où on lui donnait des coups. Une fois, après qu'une jeep de la gendarmerie locale, considérée comme un symbole du régime des mercenaires en place, a été saccagée par des jeunes, le chef du village – de mèche avec les autorités –, a prétendu que Saïd y était pour quelque chose, alors qu'il était absent ! Sa mère, inquiète, a supplié un de ses frères, alors en France, de l'accueillir. Seul membre de la famille non analphabète, cet oncle avait été menacé d'un *hitma* (une malédiction) parce que, sous la colonisation, lui et un ami inscrivaient les petits à l'école malgré la réticence des parents qui craignaient qu'ils ne deviennent « Blancs ». Saïd admet que « l'école coloniale n'avait qu'un but : former ses cadres, ses serviteurs pour l'avenir et le devenir de ses intérêts » [« L'école coloniale », dans *Mayotte, un autre mur de la honte*, p. 37], mais il se souvient que, devenus lycéens dans le seul lycée de la Grande Comore, ces jeunes ont formé une sorte de coopérative où les enfants du village pouvaient se former dans différentes matières.

Saïd atterrit à Paris en février 1983, dans une pièce où un simple rideau le sépare de son oncle et de sa tante enceinte. Lui qui était en 2^{nde} se retrouve en 4^e. Expérience humiliante pour le bon élève, rédacteur du journal de son ancienne école. Il n'en

abandonne pas l'écriture pour autant ; à la naissance de son cousin, quand il doit s'installer seul dans un foyer de travailleurs, c'est l'organe du foyer qui donne pour la première fois à lire des textes qui seront publiés en 1986, notamment un poème sur les dockers. Sélectionnée avec d'autres par un éditeur de Saint-Germain des Prés, cette pièce figure dans le recueil *Un matin d'Afrique*, republié récemment avec cet avertissement – « C'est une œuvre de jeunesse. Il faut la lire et la comprendre comme telle » –, augmenté du poème « Temps présent », qui souligne qu'« aucun empire [...] n'est éternel » (p. 31).

Ghettos de l'imaginaire

Ce sont, en fait, les abris,

Les asiles véritables

Des Nègres, Les Noirs...

Et même chez nous (En avons-nous ?)

Nous sommes enfoncés

Dans des gouffres que je me sens

Incapable de vous décrire.

Nous n'existons que dans l'imaginaire.

Mais avec l'arrogance, la prétention

Le fixisme, l'obsession...

(Qui font rire même un paysage)

Il suffit de m'appeler : Président

Même si je ne le suis pas

Je hisserai mes épaules,

J'offrirai sottement

La blancheur de mes dents...

En une période d'Avalanches

Au royaume de l'hypocrisie

L'on contait beaucoup

La vie des Singes, des Chameaux...

Me croyant membre

D'une tribu de cette sorte

Je me présentais

À des épreuves, des dîners...

Mais comme vous savez j'étais toujours mal vu,

Solitaire dans mes ennuis

Je dansais, chantais...

Pendant que les Anges disaient :

« Qu'il chante, danse

Jusqu'à réveiller un Volcan éteint !

De toute manière

Il ne vit que dans l'imaginaire. »

(in *Un matin d'Afrique*, collection « la poésie pour la vie », p. 8-9)

Armé de deux anthologies-manuels, de ses souvenirs de la nature comorienne et de ses engagements sociaux, Saïd atteste que la mission du poète (voir la pièce « Au réveil de ma sensibilité ») est de dénoncer. « Mes accusations » s'ouvre par : « Avec véhémence, j'accuse / Les porte-parole / De l'Islam », et s'achève sur : « On ne remplit pas le ventre / Avec des "Allah est grand" ». Dans la poésie, ce sont moins les rimes que les images qui l'intéressent. Peu importe que le genre soit aujourd'hui dévalué : il y trouve, comme beaucoup d'ouvriers avant lui, un moyen d'expression privilégié, une puissance. Connaît son La Fontaine, auquel il rend hommage dans une version tropicale de « La mort et le bûcheron » (« En terre africaine, p. 19-20).

Aujourd'hui, alors qu'il a beaucoup plus vécu en France qu'aux Comores, Saïd se sent Comorien et Français. Internationaliste, il pense qu'il faut avoir « un lieu d'où on se bat, un port d'attache », et que les frontières se rappellent à nous tous les jours. Aussi s'investit-il particulièrement dans la lutte contre « l'occupation de Mayotte » – pour lui l'archipel des Comores est une entité où la France n'a pas sa place –, et plus largement contre la misère. « Quand je pense que la Russie en 1917 était comme les Comores aujourd'hui, et ce qu'elle est devenue ensuite grâce à l'alphabétisation... ». Il enrage quand un compatriote comorien prétend dans la presse que la nationalisation revient à spolier les gens de leur pavillon ou de leur bagnole : Saïd, lui, ne comprend pas que les moyens de production puissent être la propriété de quelques individus, ou qu'une société détienne des avions qui bénéficient à tous. Le fait de militer à Paris lui offre l'opportunité de sortir du débat local, quand bien même le Parti ne soutiendrait pas toujours ses positions (il n'oublie pas, d'ailleurs, qu'il a fallu patienter pour que le PCF admette que l'Algérie ne pouvait demeurer française). Il apporte sa propre connaissance des réalités sociales de l'Océan indien, s'adresse à *L'Huma* – qu'il distribue et lit sans y être abonné – quand il ne partage pas le point de vue sur Mayotte de Younous Omarjee, député européen de la France insoumise, ou quand la rédaction donne la parole à Estelle Youssoupha, une Mahoraise que Saïd juge « fasciste ». Dans les deux cas, il a écrit ou appelé, en vain : on ne lui a pas même accordé quelques lignes dans le courrier des lecteurs... Qu'importe : pas sectaire, Saïd a confié une de ses réponses au journal du Parti Ouvrier Internationaliste !

Faute de pouvoir découvrir Cuba ou la Russie, Saïd économise pour rendre visite à sa famille tous les deux ans. Un portrait de Che Guevara en fond d'écran de son téléphone, un drapeau soviétique offert par une amie, quelques archives léguées par la sœur du résistant André Durand – tué quand elle avait six ans – suffisent à son bonheur. Pas nostalgique, il méprise pourtant les techniques de com' qui prétendent

remplacer l'idéologie. La dernière nouveauté ? Le slogan « PCF *is back* » – comme si la modernité consistait à renier son langage, déplore-t-il.

Déçu par certaines déclarations de l'actuel secrétaire national du PCF sur la sécurité et sur les sans-papiers, ce militant se dit « en congés » du Parti. Contrairement à certains camarades dont les parents, les grands-parents étaient communistes, il estime ne pas avoir à défendre coûte que coûte un héritage. Non seulement le PCF n'est pas la seule famille de ce grand célibataire, mais sa vie ne s'y réduit pas ! Fabien Roussel ne brisera donc pas sa trajectoire ; Saïd refuse simplement de faire campagne pour lui. Il ne rend pas sa carte, n'est pas fâché avec les camarades, mais prend ses distances. Il sait ce que le doute apporte à la croyance. Absolument « convaincu qu'il y a moyen de changer cette société par l'engagement », il estime aussi qu'« on ne milite pas bardé de certitudes ». « J'aimerais bien être autre chose que communiste, mais pour l'instant je n'ai pas encore trouvé », s'amuse-t-il.

Publié dans laviedesidees.fr, le 21 mars 2022